

YAN ALLEGRET

VERMISSE DICH

Monologue pour une actrice

VERMISSE DICH

Ce texte a été créé du 9 au 13 décembre 1997 au Théâtre
Ephéméride à Val de Reuil.

Texte et mise en scène

Yan ALLEGRET

Actrice

Marie MELLIER

Assistante à la mise en scène

Natacha TYMULA

Création Lumière

Yvan BOIVIN

Scénographie

Christelle JOLY

Yan ALLEGRET

Construction scénographie

Ali SAHALI

Son

Nadia SAHALI

Régisseur général

Nicolas BOVIS

Production

(&) SO WEITER

Théâtre Ephéméride

Centre d'Art et d'Essai de Mont Saint Aignan.

A Louise Brooks.

Y.A.

DEPART

Il entre.

Les bruits du matin couvriront ses pas dans l'appartement.

Il n'a pas besoin de faire attention. Elle ne l'entendra pas, c'est une certitude.

Ça en fait au moins une.

Il reste un temps dans l'entrée, regardant tout autour le jaune fané des murs, les traces d'ongles qu'elle avait laissé certaines nuits d'engueulades sur le papier peint.

Il ne sent pressé par rien, ni par personne.

Il sait qu'elle est là, dormant probablement dans la chambre, mais il ne ressent pas cela comme une donnée susceptible de modifier son état.

Elle est là.

Tout comme la lumière tranchante du matin est là.

Comme l'odeur de tabac froid et d'alcool vaguement nauséeux qui règne dans tout l'appartement.

C'est une donnée comme une autre, un acte de présence supplémentaire et rien de plus.

Il marche vers le salon.

La pièce est baignée d'une lumière qu'aucun rideau ou store ne tamise.

Sur le sofa, un cendrier renversé.

Des revues pornographiques étalées sur le sol.

Il pense à une contorsion de chair maladroite, un ballet minable de culs, de bites et de chattes, s'exhibant la nuit venue, et retrouvant leur tristes pesanteurs en même temps que le jour.

Il se tourne vers la fenêtre.

Il doit penser que je ne l'ai pas entendu depuis qu'il est entré.

Il avance jusqu'à la vitre.

Il regarde dehors ceux que la ville accouche à cette heure presque secrète, les quelques silhouettes, voitures ou bruits qui trahissent le sommeil pour déjà prendre de l'avance sur les autres.

Il se détourne de la fenêtre.

Je sais qu'il va venir.

Il regarde vers la chambre.

Il racle le fond de sa gorge.
Je veux faire semblant de ne pas l'entendre.
Il marche vers la chambre.
J'ai déjà compté combien de pas il devra faire pour arriver jusque
là: 8.
Il en fait 12.
Un moment se passe sans rien.
Il s'est arrêté.
Il fait ça souvent, ça ne prend pas avec moi.
Il ouvre la porte.
Je viens juste de comprendre.
Il la lâche et la laisse s'entrebâiller.
Il avance vers moi. De 3 pas.
J'attends.
Il ne fait ni le quatrième pas, ni le cinquième, ni le sixième qui lui
ferait toucher le lit.
Il ne les fait pas.
Fais semblant.
Il ne dit pas un mot.
Il doit me regarder.
Je me rappelle que le drap ne couvre que mes genoux.
Il fait craquer un de ses doigts.
Je me sens si bête à poil devant lui, étalée sur ce lit.
Mes jambes sont écartées.
J'ai l'impression d'être un tas de viande morte, avariée.
Il passe sa main sur son visage, je sens dans l'instant le bruit de la
chair sur la peau rêche de sa joue.
Fais quelque chose.
Le bruit de sa main s'arrête.
Il va venir vers toi.
Il s'approche. De 2 pas.
Mon coeur se met à battre à tout rompre.
Il arrive.
Je respire mal.
Il s'arrête.
Je ne peux exister en dedans. Je n'existe que vers.
Il doit être à un mètre de moi.
Je reconnais son souffle.
Il prend une cigarette dans mon paquet, sur la table de chevet.

J'entends chaque bruit.
Cela me semble long.
Il allume le briquet.
Il ne vient pas.
Je me sens mal.
Il tire sur la cigarette une première fois.
Je voudrais dormir.
Une seconde.
Mon corps est en train de se réveiller.
Je ne veux pas savoir où sont mes seins, ni mes jambes, ni tout ce tas de chair qui m'empêche.
Tout est en train de partir.
Il s'éloigne du lit.
6 pas.
Je voudrais avoir d'autres paupières, juste pour pouvoir les fermer encore, les unes après les autres.
Il s'est arrêté.
Il doit me défigurer toute entière du regard.
Je me tourne soudain de l'autre côté du lit, j'attrape au passage le drap et me couvre le corps avec.
Il n'y a pas de raison, pas plus qu'autre chose.
J'entends l'écho de mon mouvement quand il recrache la fumée de sa cigarette.
Un souffle bref, net.
Il n'a plus de temps à perdre.
Il murmure quelque chose
Je n'en entends que des bribes.
Cela ne veut rien dire.
Mais Il me dit quelque chose.
Je le sais.
Quelque chose qu'il ne dira qu'une fois.
Les mots vont trop vite.
Idiote.
Ils se mélangent.
Écoute.
Il sait que je l'entends, mais il continue de murmurer; comme pour m'empêcher de pouvoir tout saisir.
Cela va si vite.
Je voudrais ouvrir les yeux et me tourner vers lui.

Les mots.

Cette urgence; je ne l'ai jamais ressentie.

Sa voix.

Ouvre les yeux.

Je ne sens plus son corps, je n'ai plus que sa voix.

Sa voix.

Ouvre.

Il s'arrête brusquement.

Cela devait bien finir à un moment.

Il tourne les talons.

Ne bouge plus.

Il part.

Il s'en va.

Je sens déjà la pièce qui se vide de lui, comme une baignoire de son eau.

Il sort.

Je vais bien.

Il ne ferme pas la porte de la chambre, comme ça je peux entendre jusqu'au dernier de ses pas.

Il a pensé à moi.

Merci.

Il passe dans le salon.

Je voudrais ne pas compter ses pas, mais cela s'additionne dans ma tête malgré moi.

Il renverse quelque chose, un verre peut-être.

Je m'en fous.

Je m'en fous.

Je m'en fous.

Je m'en fous.

Je m'en fous.

Il ferme la porte doucement.

Doucement, quelque chose vient de tomber à l'intérieur.

La journée commence.

LA CUISINE

Maintenant.

Assise.

Non.

Assise.

Non.

Assise.

Bon d'accord.

Dans la cuisine.

A la table.

A regarder tout autour.

Deux fois trop d'espace.

Juste deux fois.

La vaisselle.

Les bouteilles.

Les morceaux, à moitié mangés.

Rien ne bouge.

Une autre issue.

La vaisselle.

Les morceaux à moitié mangés.

Rejouer la scène.

Jusqu'à trouver une autre issue.

Fixer le verre de vin.

Se perdre dedans.

Jusqu'à trouver.

Deux fois trop d'espace.

Oui, c'est ça.

Je reste assise.

Je ne veux rien savoir.

Elle aurait pu ne pas l'entendre.

Oui.

Je n'ai rien pu faire.

Si je l'avais entendu j'aurais fait.

Sur.

Je me serais précipitée sur lui.

Je lui aurais martelé le visage de coups de poings. De pieds. De tête.
De langue.

Je lui aurais plongé la tête entre mes jambes sans qu'il puisse s'en
extraire. Il aurait mis ses mains sur mes cuisses en signe de
reddition.

J'aurais fermé les portes à clé et je me serais accroupie au pied de
celle de l'entrée.

En souriant, je lui aurais murmuré quelque chose, droit dans les
yeux. Quelque chose qui l'aurait empêché de bouger et qui l'aurait
gardé là.

Non.

Ca ne soulage rien.

Toujours trop d'espace.

Non.

Une autre issue.

Une autre.

Une autre.

Bis.

Bis.

Reviens.

Ta sortie était magnifique.

Refais-la moi.

Non.

Conneries.

Là.

Il faut remplir l'espace.

Debout.

Debout c'est mieux.

Le champ de vision est plus large.

On voit plus de

Trucs.

La cuisine est comme abandonnée.

Je ne suis sûrement pas à la bonne place.

Peu importe.

Je me contente de regarder.

La bouteille sur laquelle est inscrit une date, au crayon à papier: 8
Mars 1997.

Les résidus de scotch sur le frigo ça devait être l'ancien endroit de
la photo.

Les tâches de vin sur l'angle de la porte.
Les cercles de café séché sur la nappe de la table.
Les plis de sa veste qu'il a oublié sur une chaise.
Aussi la couleur du sol.
Tâché.
J'ai faim.
Il faudrait que je me fasse à manger.
Oui.
Je vais boire un verre d'eau.
Je mangerais.
Après.
J'ai le temps.
J'ai tout mon temps
Je bois.
Avec conviction.
Un autre.
Je me nourris.
Je suis debout.
C'est déjà pas mal.
Debout, c'est mieux.
C'est toujours mieux.
on voit plus de
Trucs.

PENCHEE
RAMASSER LES MORCEAUX
LES RAMENER EN SOI
LES ETREINDRE
LES JETER

LE SALON

J'ai cassé une cigarette.

Si.

Je l'ai fait exprès.

Elle était entre mes doigts, je l'ai faite rouler dans la paume de ma main et j'ai serré, fort.

Voilà.

Maintenant elle est là et je ne sais pas quoi en faire.

Essayer de la fumer quand même.

La jeter.

Ou attendre.

Qu'elle décide à ma place.

Je vais faire ça.

Attendre.

Avec la cigarette.

Qu'une de nous deux décide.

Je peux attendre longtemps.

Je sais.

Aucune importance.

Les premières heures de la journée sont faites pour être gaspillées de toute façon.

Il faut les perdre.

Alors de cette manière, ou autrement , je ne vois pas la moindre espèce de différence.

Ah.

Si.

Bien sûr.

Là on est deux.

J'ai bien fait de la casser.

On se tient compagnie.

Comme de vieilles veuves.

Mais j'ai un avantage sur elle.

Une chose qu'elle n'a pas:

J'ai d'autres cigarettes.

Si.

C'est con pour toi.

Pas d'autres lèvres que les miennes ici.
Tant pis.
Il y aurait pu avoir, mais non.
Donc tu restes là et tu me regardes fumer tes copines.
Sans bouger.
Il est tôt.
Je crois.
Je ne sais pas exactement.
J'ai l'impression que les minutes s'étirent ici.
Qu'elles baillent.
L'inactivité est contagieuse.
Elles sont devenues feignantes.
Et moi je les regarde.
Ca va chérie.
Tu t'es décidée?
Non?
Tant pis.
Il doit dormir encore.
A côté.
Enfoncé dans le lit, il rêve de moi.
Il respire fort.
Il est étendu de tout son long.
Il maugrée des syllabes. Sans doute celles qui composent mon nom.
Je l'entends de là.
Ta gueule.
Ta gueule.
S'il te plaît ta gueule.
Ne me regarde pas.
Et ça fume, et ça fume.
Des fois jusqu'à dix cigarettes, en attendant qu'il se réveille.
Sans précipitation.
Pour ne pas se brûler les lèvres.
Pour être élégante.
Il suffit de savoir bien perdre son temps.
Un.
Deux.
Trois.
Un peu de musique.
Non, c'est pas l'heure.

Quatre.

Cinq.

Six.

Sept.

Huit.

Neuf.

Il en manque un.

Je sais.

Dix.

Il en manque un toujours.

Quelle importance.

On s'accommode.

On improvise une tenue de corps.

Un passe temps quelconque.

Parler avec les cigarettes.

Dire des bêtises:

"Il y a quelques nuits, je l'ai gardé en moi jusqu'à ce qu'il s'endorme. Il m'a tenu chaud."

Bon.

C'est l'heure.

Musique.

J'apprends à faire des ronds avec la fumée.

Ça fait soigné.

Ça compense avec le visage que j'ai le matin.

Avec les bourrelets qui dorment encore.

Je suis élégante et en plus, subtile.

Merde.

Panne sèche.

Il me reste un paquet encore.

Celui que j'ai mis de côté pour les jours de dèche.

Je l'ai caché quelque part, pour ne pas le trouver trop facilement.

Derrière un meuble.

Sous le frigo.

Posé au dessus de l'armoire.

Dans le tiroir du bas, le dernier.

Pas dans une veste ça je le sais.

Entre les livres peut-être.

Lesquels.

Dans ma poche.

Je vais m'en rappeler.
Je m'en suis toujours rappelée.
Ne souris pas bêtement toi.
Ton tour arrive.
La provocation est sans détours.
Tu l'as cherché.
Dis au revoir.
"Au revoir".
Qu'importe.
Il va se réveiller.
Il me dira où tout ça se trouve.
Lève toi.
Lève toi.
Il commence à faire bon.
Tu peux venir.
Il ne fait pas froid.
Tout le monde est déjà fatigué ici:
Les minutes.
Les clopes.
Les planques.
Les envies.
Je te laisse 10 secondes pour venir me parler.
Ou me répondre
Ou m'embrasser
Ou je ne sais plus
10 secondes.
C'est une belle journée.
C'est toi qui donne le départ.

PENCHEE
RAMASSER LES MORCEAUX
LES RAMENER EN SOI
LES ETREINDRE
LES JETER
ENCORE

LA SALLE D'EAU

Je sais ce qui suit.

Je le sais très bien.

La peau.

Je connais ça par coeur.

L'envie qui mange la peau.

J'en sens les prémisses.

Là.

Comment cela finit.

Comme d'habitude.

Se toucher seule, jusqu'à ne plus sentir.

Ou alors: assise sous la douche, en attendant d'être trempée
entièrement.

Que l'envie prenne congé.

Comme avec les chiens, pour décoller les culs.

Douche froide.

Assommer le désir.

Le noyer.

J'aimerais bien me mouiller.

Me laver les cheveux.

Je voudrais un peu de liquide.

S'il vous plaît.

De l'eau.

Oui.

A l'eau.

C'est ça.

Il faut y passer. Se nettoyer.

Un peu.

Laver, pour sentir sur moi une autre odeur que la sienne.

Moi je ne sens plus rien.

Les odeurs des femmes ont besoin de temps pour emplir une pièce.

Ou pour s'accrocher sur une peau.

Elles sont timides.

Elles se font attendre.

Elles n'osent pas se montrer, se mettre à nu.

Salopes.

Les hommes n'ont pas cette pudeur.
Cette fausse pudeur.
Tout sent chez eux, et très vite.
L'odeur de son sexe.
Incrustée dans ma bouche.
Comme s'il m'avait tatoué les dents, la langue et le palais avec.
Je n'y ai pas pensé sur le coup.
Le corps nu des femmes, une fois sur deux, empeste l'odeur des hommes.
Nue.
Voilà.
Ce sera mieux.
Je sens la vanille, et les fins d'après midi d'hiver.
Casse toi.
Laisse moi revoir tout ce que j'ai pu mettre dans tes mains.
Laisse moi regarder.
Autour des trous, ce qu'il y a.
Je mesure tant.
Sur la pointe des pieds.
Les bras étirés.
Les deux ensemble.
Voilà.
Je pèse tant.
Un peu plus peut-être.
Le reste.
Mes épaules.
Non.
Mes cheveux.
Mes yeux.
Mes hanches.
Non.
Mes jambes.
Mes cuisses.
Mes mains.
Non ce n'est pas ça.
Ce n'est pas là.
Mes seins.
Pourquoi je n'arrive pas à dire.
Il faudrait dire autrement.

Voilà.

Ce qu'il y a autour des trous:

Rien de plus.

Rien de plus que des contours.

Suants.

Sa peau.

A lui.

Je mouille.

J'ai soif.

Tout mon corps a soif.

La peau s'échauffe.

Bave.

Maintenant.

Laver ne suffira pas.

Il faudrait.

Effacer les prises que la peau offre.

Sur toute la surface, enlever les accroches, une par une.

Faire de la peau un liquide.

Une eau.

Raser.

C'est tentant.

Un corps encore un peu plus lisse.

Glabre.

Ca m'irait bien.

Que l'envie prenne congé.

En silence.

Sans rien dire je vais toucher entre mes jambes.

Sans rien dire il ne se passera rien.

LOVE ME TENDER LOVE ME SWEET
NEVER LET ME GO
YOU HAVE MADE MY LIFE COMPLETE
AND I LOVE YOU SO
LOVE ME TENDER LOVE ME TRUE
ALL MY DREAMS FOR FILL
FOR MY DARLING I LOVE YOU
AND I ALWAYS WILL
LOVE ME TENDER LOVE ME LONG
TAKE ME TO YOUR HEART
FOR TUDUDU I BELONG
AND WILL NEVER PART
LOVE ME TENDER LOVE ME TRUE
ALL MY DREAMS FOR FILL
FOR MY DARLING I LOVE YOU
AND I ALWAYS WILL
LOVE TENDER LOVE ME DEAR
TELL ME YOU ARE MINE
TUDUDUDUDUDUDU
TILL THE END OF TIME
LOVE ME TENDER LOVE ME TRUE
ALL MY DREAMS FOR FILL
FOR MY DARLING I LOVE YOU
AND I ALWAYS WILL

LE COULOIR

Je pose mes fesses.

Je reste.

Là.

Un endroit blanc, où rien ne me rappelle à rien.

Le couloir:

6,35 mètres de long pour 89 centimètres de large.

Juste assez de place pour tenir.

Les pieds contre le mur, les genoux repliés sur la poitrine.

Position dite du cloporte.

En appuyant un peu plus fort, les côtes se plient en douceur, et tout ralentit.

Variante.

C'est le cloporte enfoncé.

J'aime ça.

Je préfère.

Aucune traces là.

Les siennes. Aucune.

J'aime ça.

Je suis calmée maintenant.

Tout le corps s'est détendu, sans que je m'en aperçoive.

Comment je me suis retrouvée assise ici.

Pourquoi je reste.

Qu'est-ce que j'attends.

La suite.

Qu'importe.

Se reposer.

Laisser passer l'air dans les trous.

C'est fait pour.

Se préparer.

Approche, dit-elle.

Approche toi de moi.

Viens me renifler.

Plus près.

Ne dis rien.

Viens plus près.

Écoute.

Poses ton oreille contre mon ventre.

Ne t'y abandonne pas, ce n'est pas la peine, tu n'auras rien en retour.

Même si je suis immobile, cela frémit. Tout seul.

Fré-mit.

A l'intérieur.

Cela n'arrête pas de frémir.

Ça s'affaire.

Ça grimpe.

Ça grouille.

Ça empile, ça avance, ça s'énerve peu à peu.

Ça chatouille même.

Ne vas pas croire que cette débauche de petits soubresauts soit pour toi.

En ton honneur.

La machine dérape parce qu'elle n'a plus ta sève pour s'alimenter, c'est ça que tu penses.

C'est flatteur.

Penser que je te garde toujours en moi, malgré l'absence, que tu m'emplis toute entière jusqu'à plus pouvoir; il y a de quoi te faire gonfler la queue d'orgueil.

Mon amour.

Ce n'est pas pour toi que je tremble.

Tu n'es que la ligne de départ de ma course.

Que l'arme qui m'a tirée.

Je ne tremble pas pour.

Ni contre.

Je tremble en toute inutilité.

C'est ça qui t'emmerde en fin de compte.

Que les machines puissent continuer de tourner, quitte à vide.

Reculer maintenant.

S'il te plaît.

Il me faut du calme pour ne rien faire.

Pour ne rien tenter.

Pour effacer l'idée même de vouloir tenter.

Pars.

Pars donc.

Pars pour de bon.

Les cloportes ne sont pas mélancoliques.
Ils pensent à autre chose.
Ils pensent à autre chose.
Quelque chose les empêche.
Ils ne remarquent plus ce qui se passe à l'extérieur.
Ce qu'il y a à l'intérieur, ils n'y font pas attention.
Ils sont à la frontière.
A la limite.
Sur un fil qui se tend et se détend.
En équilibre.
Juste.
Juste en équilibre.
Ils attendent.
On dirait des images.
Ils savent que quelque chose va arriver.
Que quelque chose va mal finir.
Ils ne savent que ça.
Alors?
Je suis prête.
6,35 par 89.
Puisque c'est comme ça,
je le joue comme ça.
Quitte à vide.

LILIA AVAIT RENCONTRE MARISA LORS D'UNE DANCE PARTY...ELLE LUI AVAIT PLU TOUT DE SUITE, ET LE SOIR MÊME ELLES BAISAIENT ENSEMBLE!..

MARISA TIENT UN JOLI MAGASIN DE VAISSELLE, ET UN JOUR LILIA VIENT L'AIDER...

CETTE COQUINE DE LILIA EN A PROFITE POUR DONNER RENDEZ-VOUS AU 36 69 69 69 DANS LE MAGASIN A UN BEAU MÂLE BIEN MEMBRE!

LILIA VOULAIT A TOUT PRIX PARTAGER UNE BONNE QUEUE AVEC MARISA

ELLES ONT CHAUFFE LE MEC EN LUI OFFRANT UN PETIT SPECTACLE BIEN EXCITANT DANS L'ARRIERE BOUTIQUE
HMM...

OOOH!

OUAIS! C'EST CA MES SALOPES! FAITES MOI MOUILLER CES PETITES CHATTES!

ELLES SE SONT INSTALLEES DE FACON A BIEN LUI MONTRER TOUT CE QU'ELLES AVAIENT A OFFRIR...

MHH! CA VA ÊTRE BON DE VOUS DEFONCER TOUTES LES DEUX!

IL SE RETIRAIT DE LA CHATTE DE LILIA POUR S'ENFONCER DANS CELLE DE MARISA, PUIS REVENAIT DANS CELLE DE LILIA...QUEL PIED!

OOAAAH! J'ARROSE VOS JOLIES PETITES GUEULES D'AMOUR, VICIEUSES HHH!

ALLEZ! NETTOYEZ-VOUS MAINTENANT! A GRANDS COUPS DE LANGUE! ET AVALEZ TOUT!

ELLES OBEIRENT SANS DIRE UN MOT TELLEMENT ELLES AIMAIENT CA!.. ET PUIS, LA LANGUE ENCORE PLEINE DE FOUTRE, LILIA S'EST JETEE SUR LE TELEPHONE POUR RAPPELER LE 36 69 69 69 ET FAIRE DE NOUVELLES RENCONTRES!

TOI AUSSI, COMME LILIA, FAIS DES RENCONTRES TRES CHAUDES AU 36 69 69 69

LA CHAMBRE

Ça n'amuse plus.
Ce n'est plus drôle.
Mais si.
Mais si.
Regarde.
Sens.
Approche.
Considère.
L'objet du désir.
Tu n'arrives pas à dire.
C'est ça justement.
Ne dis pas.
Rapproche
Effleure.
Ressens.
Salope.
Peut-être.
Peut-être pas.
Excite.
Fixe.
Pense à la chambre.
Fort.
Penses-y.
Imagine.
Imagine.
Mets en route.
Reviens-y.
Regarde.
Touche maintenant.
Ressens
Insinue.
Dévisage.
Jusqu'à l'os.
Enlève la peau.
Vois en dessous

Reviens.
Chope la.
A la nuque.
Approche.
Salive.
Ouvre la bouche.
Embrasse.
Embrasse.
Embrasse.
Encore une fois.
Fouille avec la langue.
Ca fait mal.
Peut-être.
Fouille plus profond.
Palpe.
Pense à la chambre.
Saisis.
Tiens.
Retiens.
Retiens en toi.
C'est trop tôt.
Explore.
Enserre.
Mouille.
En secret.
Bande.
"Le plus grand chapiteau du monde".
Ne pense plus.
Défais.
Déshabille.
Étreints.
A poil.
A poil.
Salope.
Serre les dents.
Allonge.
Plaque.
Étends.
Vas-y.

Fort.
Un chemin un seul.
Va au bout.
Trouve la queue.
Glisse entre les élastiques.
Écarte.
Mets un doigt.
Suce.
Lèche.
C'est l'amour.
Mais oui.
Perds toi.
La bouche remplie.
Le menton qui dégouline.
Va au fond.
Regarde au fond.
Dis des mots.
Des mots d'amour.
Insulte.
Porc.
Oui.
Porc.
Rien de plus.
Ca suffit.
Accélère encore.
Oublie toi.
Noie toi.
Dans les liquides.
Retourne toi.
Écarte.
Branle un peu.
"Tu la sens, l'odeur de l'amour?"
Dis oui.
Ramène à toi.
Et entre.
Dedans.
Pénètre.
Ne respire plus.
Ca fait mal.

Souris.
Tu es heureux.
Tu es heureuse.
Ca oui.
Commence.
Recommence.
Bouge.
Va, viens.
Vois disparaître. Vois entrer.
Compte combien de fois.
Tout en pensant à la chambre.
Débats toi.
Retiens.
Serre fort.
Troue.
Et laisse couler.
Gémis.
Bave.
Crie donc.
Accélère encore.
Ne t'échappe pas.
Perds.
Tu ne peux pas gagner.
Alors lâche.
Prends le rythme.
La cadence.
Calque.
De mieux en mieux.
Jusqu'à imposer la tienne.
Avec ses lois.
Ses nuances.
Retourne toi.
Comme un gant de peau.
Implore des yeux la suite.
Envoies des mots.
Fait les fuser comme des balles.
Reviens. Vas-y. Comme ça. D'un coup.
C'est triste.
Qu'importe.

il faut en finir.
Montre encore.
Exhibe.
Tout ce qui n'a pas été montré.
Reprends en toi.
Défonce.
Le corps voué à l'équarrissage.
Hurle.
Comme pour te vider.
Hurle.
Jouis.
Tu ne jouiras pas.
Reçois.
Seule.
Décharge.
Seul.
Éjacule.
Seuls.
Meurs donc un peu.
Abandonne.
Lâche tout.
Finis.
Ca ne l'est jamais.
Retombe au sol.
Violemment.
Avec un bruit sec.
Tu as perdu.
Dis oui.
Incline la nuque.
Ferme les yeux.
Et ne bouge plus.
Tu ne le peux plus.
Alors expire.
Expire.

On ne s'en sortira pas.
On ne s'en sortira pas.
Plus rien à dire.
Il faut taire.

Se taire.

Montrer.

Encore.

je n'ai pas assez montré.

C'est pour ça alors.

Dites moi que c'est pour ça.

Que c'est vide.

LES CHIOTTES

Quatre murs.

Proches. Tellement qu'on dirait qu'ils s'étreignent.

Sur le mur Nord, une petite fenêtre avec une vitre sale, et un fermail qui, à force d'inactivité, ne marche plus.

L'ampoule juste à côté, sur le mur Est. La douille est restée vide pendant plus d'un an; par paresse d'y fixer ce qui manquait; par paresse de lumière.

Le mur Ouest, c'est la porte repeinte pour la énième fois. Gris morne.

La poignée en fer surprend la main lorsqu'on l'empoigne. C'est le premier coup de froid. Quand les fesses se posent sur la lunette de la cuvette, la peau a comme un hoquet de surprise au contact du plastique. C'est le second.

Le sol emplit tant bien que mal le peu d'espace que les cloisons n'ont pas encore absorbé. On peut compter le nombre de carreaux qui le forme. Des carreaux beiges, froids lorsqu'on est pieds nus. Non. Frais, plutôt.

Une fissure nette partage l'émail en deux; une fissure étrangement droite, qui ne laisse pas encore fuir d'eau.

Derrière, un espace de quelques millimètres à peine, entre le conduit d'évacuation et le mur; là où se nichent les boules de poussière et les débris de peinture ou de papier cul. Impossible d'y passer un balais. C'est tout juste si le doigt peut parvenir à s'immiscer, et toucher du bout de l'ongle les poussières. Cela est doux, de toucher quelque chose qui a été presque oublié.

Des rouleaux de papier-cul par terre. La plupart ont épuisé leurs feuilles. Il ne reste que des tubes de carton entourés d'une fine peau rose qui se déchire quand on tente de l'enlever.

Quelques poils bruns sur le sol s'envolent et tournoient comme de la poussière, chaque fois que l'on ouvre ou ferme la porte.

De la poussière.

Une surface au fond. Parfaitement plane. Une eau calme et sereine, qui ne laisse présager aucun remous. L'eau ne fait pas de bruit. Les poils collés à l'intérieur de la cuvette semblent indélogeables. L'eau est silencieuse.

Une bombe de désodorisant repose à même le sol, presque vide. Elle n'arrive plus à couvrir les odeurs de ce que les corps ont lâché. Ce que l'on sent: Un étrange mélange de merde et de citron vert.

Regarder à travers la vitre du mur Nord, si petite qu'on dirait un cadre, un tableau du dehors: des fils à linge, un grand mur d'immeuble, des plantes vertes accrochées aux balcons; la lumière. La lumière.

Regarder à travers encore. De travers encore. Ne plus y voir. La poussière. La pluie séchée sur la vitre. Ce n'est rien.

Une tâche d'humidité à l'un des angles du plafond, une tâche d'un vert très sombre, qui va s'agrandissant après chaque orage. Quand on passe le doigt dessus, cela s'effrite et se transforme en un pollen verdâtre qui se love sur l'index, comme la poussière des meubles.

De temps en temps, elle s'émiette par terre, quand on ferme la porte trop fort ou quand le vent entre, cela fait une petite pluie sombre, lente et silencieuse.

L'humidité va croissante. La tâche s'agrandit, peu à peu. Le vert glisse lentement vers le noir; ou une de ces couleurs qui y ressemblent.

J'AURAIS AIME JUSTE VOIR
ET NE PAS AVOIR A TOUCHER
J'AURAIS AIME JUSTE SENTIR
ET NE PAS AVOIR A GOUTER

OUVRIR LES FENETRES

Il entrera.
Pas comme la dernière fois.
Mieux.
Il reviendra.
Il sera venu pour moi.
Je l'épierai.
Ce sera mon tour.
Il viendra me rendre ce qui m'appartient.
Ce qu'il me doit.
Qu'il m'a toujours dû.
Il me ramènera tout ça:
Mon fric.
Mon odeur.
Mon envie de ne pas m'asseoir.
De rire.
De pisser.
De pisser de rire.
Et peut-être d'autres choses encore, dont j'aurais oublié jusqu'à
l'existence.
Des surprises.
Il posera ça aux endroits marqués au fer de nos étreintes.
Au pied du lit.
Sur le rebord de la table de la cuisine.
Devant le miroir.
Au beau milieu du couloir.
Entre les pages des revues de cul.
Et il m'attendra.
Attendre.
Que je sorte de derrière les rideaux où je serai planquée.
D'où je guetterai.
La moindre de ses failles.
Pour m'y engouffrer dedans avec toute la violence qui me restera.
Celle que j'aurais gardé pour lui.
Je ne sortirais pas.
Il saura sans doute que je suis là.

Sans aucun doute.
Il n'y aura plus assez de place pour douter.
Il ne bougera pas.
Il n'ira pas vers moi.
Même s'il sait depuis toujours que c'est derrière les rideaux que je
me cache.
Je ne sais me cacher que là.
Immobile, je m'amuserai à retenir ma respiration.
Jouer, pour ne pas laisser la panique l'emporter.
Inspirer un peu.
Expirer en continu.
Puis le vide dans le ventre.
Encore.
Inspiration plus lente.
Puis
L'apnée commencera.
Je le distinguerai bien, malgré le filtre laiteux du rideau:
Lui, debout, le visage inexpressif, les yeux regardant dans ma
direction.
Quelque chose se passera.
De son côté.
Il se pliera lentement vers le sol.
Tout le haut de son corps se tordra vers le bas.
Ca prendra du temps.
Il descendra.
De plus en plus.
J'entendrai le bruit sec des genoux par terre.
Poc.
Ses mains se poseront sur le sol.
A quatre pattes il sera.
Je ne serai pas surprise de le voir dans cette position.
J'en aurai déjà rêvé.
C'est au sol que ça doit se terminer.
En moi l'air sera bloqué, cadenassé.
Là je verrai.
Il fera sortir d'entre ses lèvres un filet de salive.
Incolore.
Glissante.
Comme l'eau.

Je penserai aux matins où ma bouche exsudait une bave blanche et puante, comme une honte des nuits trop vides.
Sa salive touchera le carreau.
Il laissera couler encore.
Et encore.
Jusqu'à faire une petite flaque par terre.
L'air se débattrait en moi.
J'aurais oublié comment faire pour expirer en le contemplant.
Je ne chercherai pas à m'en souvenir.
Je regarderai sa silhouette tordue.
Il ne sera plus qu'une courbe bavante.
Je le regarderai et je l'aimerai comme jamais.
Mais je resterai prostrée derrière les rideaux; à ne pas sentir mes propres signaux de détresse.
Mes yeux laisseront sortir des larmes à défaut d'air.
Ça me rafraîchira le visage.
Je le fixerai toujours.
Pour toujours.
Il se relèvera.
Aussi lentement.
Le mouvement de son corps me rendra mon expiration.
L'air sortira de moi en même temps que je verrais sa silhouette courbe redevenir ligne verticale.
L'air fera trembler les rideaux.
Avec peine.
Presque en silence.
Il sera debout.
Il regardera la petite mare de salive à ses pieds.
Mon corps ne travaillera qu'à reprendre le cycle des respirations.
Je sentirai à nouveau les entrées d'air fraîches dans la gorge et le souffle qui tiédit les lèvres.
Je ne serais qu'un tas de désir respirant.
Il aura un court mouvement vers le haut.
Je ferai de même.
Il sortira sans faire un seul bruit.
Je gaverai mes yeux d'images de lui, de force.
Elles seront troublées par les larmes et le tissu du rideau.
J'aurai l'impression d'avoir une vision.
Je sourirai quand je l'aurai senti partir pour de bon.

J'aurai compris quelque chose.
Je me mettrai à rire nerveusement.
Mon corps s'agitiera.
Les larmes m'empêcheront de voir distinctement.
Elles couleront toujours.
Sans sanglot ni douleur.
la douleur foutra le camp en même temps que les larmes.
Je déciderai de sortir de ma planque.
Je passerai à travers le rideau, sans l'éviter.
Il me traversera.
J'avancerai vers l'endroit encore chargé de lui.
Plus pour longtemps.
Je me le dirai à l'intérieur.
Je me le jurerai à l'intérieur.
Je pisserai tout en marchant.
Sans m'en apercevoir.
Je me pisserai dessus.
La chaleur dégoulinante sur mes cuisses changera mes jambes en
coton mouillé.
J'avancerai.
J'avancerai vers quelque chose.
Enfin.
Je m'accroupirai devant la flaque.
Toujours riante.
Pissante.
Suante.
Pleurante.
Je me tordrai à mon tour vers le sol.
En essayant de faire durer.
J'approcherai le visage de sa salive.
Ma langue sortira, sans timidité.
Elle touchera la flaque.
Elle s'y mêlera. S'y emmêlera.
Ça ne sera pas froid.
Tiède, encore.
Cela ne durera pas. Cela sera.
Je boirai à même le sol.
Je saurai quelque chose. Probablement.

Ma bouche se remplira peu à peu de sa salive, la gardera
jalousement en elle.
Je ne l'avalerai pas.
Surtout pas.
Cela deviendra chaud à l'intérieur.
Mes lèvres en seront couvertes.
Je laperai le sol.
En douceur.
Mon corps coulera par tous ses orifices; par ses pores mêmes.
Je me relèverai alors, en essayant de calquer mon mouvement sur
les souvenirs de sa remontée.
Je mettrai un temps fou à redresser tout ça.
Je rirai.
Je ne rirai plus.
Je sourirai sans ouvrir la bouche; pour que son eau ne s'échappe
pas.
Debout, droite, je regarderai les traces luisantes de mon passage.
Le carreau que j'aurai nettoyé.
J'aurai nettoyé sa présence.
Puis je regarderai tout droit.
La bouche encore pleine de lui.
Quelque chose à l'intérieur demeure encore.
Les mots.
La dernière chose qui reste.
Ces mots-là.
Je n'aurai plus à les déglutir en moi.
Plus l'envie, plus la force de les cracher.
J'entrouvrirai les lèvres.
Je baverai.
Ces mots.
Sans raison.
Peut-être juste pour les entendre tomber sur le sol.
Je lâcherai tout.
Nos salives.
Ce qu'il me restera.
Je n'aurai plus rien dans la bouche.
Ni ailleurs
Alors j'aurai consommé.
Je verrai la bave qui séchera par terre.

Les mots qui sécheront.

"Je t'aime"

Il disait ça.

UN JOUR UN CHIEN RENTRE DANS UNE MORGUE
IL VA VOIR LA PERSONNE QUI EST ASSISE DEVANT LUI
ET IL LUI DIT
JE CHERCHE MA MERE QUI A ETE ECRASEE CE MATIN
PAR UN DOUZE TONNES
ON NE VOUS EN AURAIT PAS APPORTE UN MORCEAU
ET LE TYPE REGARDE LE CHIEN ET LUI DIT
NON

J'AI DU OUBLIER QUELQUE CHOSE
CA FINISSAIT MIEUX NORMALEMENT

FERMER LES FENETRES

Verboten

Interdit

Verbreiten

Répandre

Verbrennen

Brûler

Verlieren

Egarer

Verderblich

Périssable

Verdrängen

Mettre à part

Verfall

Déclin

Verfolgen

Obséder

Vergessen

Oubli

Vergessen

Oublier

Vergeudung

Gaspillage

Vergewaltigung

Viol

Vergnügen

Plaisir

Verkehr

Relation

Verlachen

Raillerie

Verlachen

Ricaner

Verlieren

Perdre

Egarer

Perdre
Verlangen
Désir
Verlangsamen
Ralentir
Verlassen
Quitter
Verlegenheit
Gêne
Verletzen
Blesser
Verletzen
Heurter
Verletzung
Lésion
Verleugnen
Renier
Verlieren
Egarer
Verlieren
Perdre
Verlieren und gewinnen
Perte et gain
Verlockend
Perdu
Verlorener Gegenstand
Objet perdu
Verlust
Perte
Verluste
Les tués et les blessés
Vermarchen
Broyer
Vermieten
S'adoucir
Vermindern
Réduire
Vermindern
Diminuer

Vermist
Disparu
Vermisse dich
Ca ne fait rien.

Marseille - Paris. Novembre 1996 - Juillet 1997